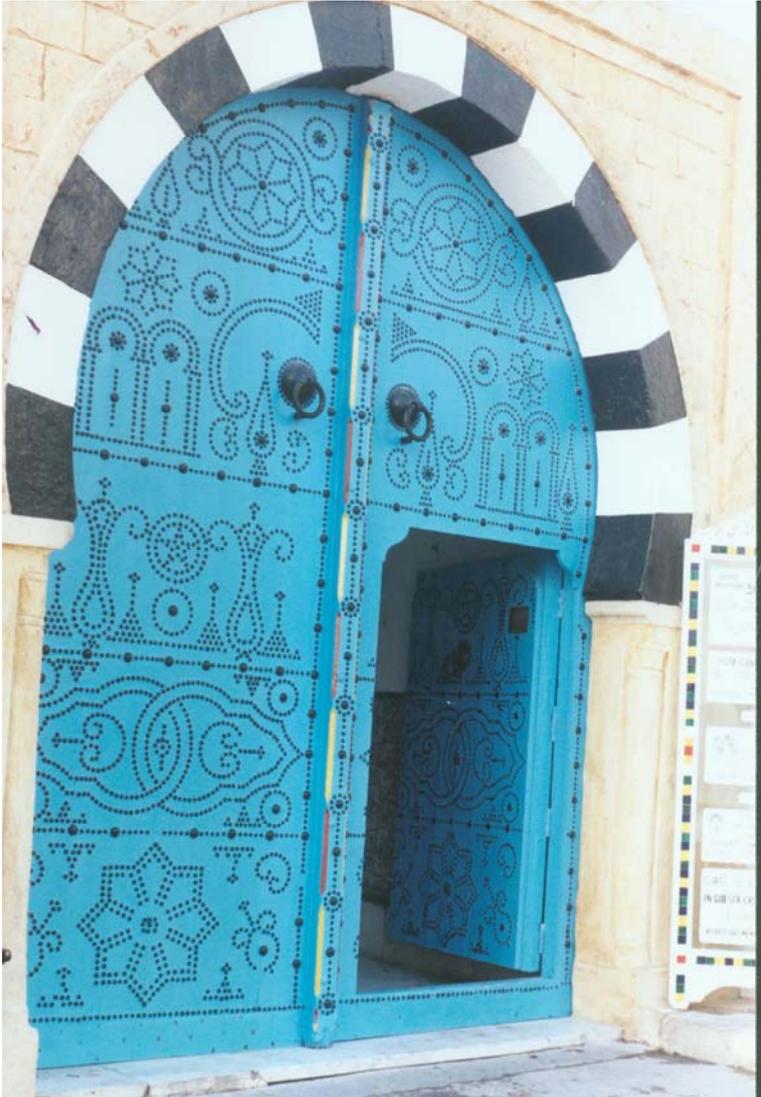


« La littérature me paraissait le dernier refuge, sur cette terre, de tous ceux qui ne savent pas où se fourrer »
Romain Gary, la Promesse de l'Aube.

Nous ne reverrons plus le jasmin

**A ma grand mère Marcelle,
A ma famille,
À mes amis ...**



Partie I

Lalou Bokobza était né à Tunis en mai 1881. Il était fils unique, ses parents tenaient une petite boutique de valises et de divers articles de voyage. Le père Bokobza avait pu, grâce à l'arrivée des français, quitter la boutique crasseuse de la hara pour s'installer dans une boutique à peine plus grande mais beaucoup plus lumineuse et propre, rue des tanniers, à l'entrée du ghetto.

En 1882, soit quelques mois après la signature du traité du Bardo, madame Bokobza annonça fièrement à ses voisines et amies, qu'elle ne les accompagnerait plus à la fontaine car des ouvriers avaient installé une salle d'eau dans leur maison. Evidemment, en annonçant fièrement la nouvelle, elle tenait serrée contre sa poitrine, une main de fatma censée la protéger du mauvais œil, que ses voisines, vertes de jalousie, ne manqueraient pas de lui adresser.

En cette fin de siècle, Tunis changeait très vite sous l'influence des français. De plus en plus de familles juives, les plus riches d'abord, puis celles de la toute petite bourgeoisie avaient quitté la hara pour s'installer dans les nouveaux quartiers français. Ils échappaient ainsi au joug du bey et à leur ancien ghetto. Les colons français leur promettaient une meilleure situation sociale, la possibilité d'instruire leurs enfants et d'échapper à leur condition de dhimmi.

Les Bokobza qui aspiraient à appartenir à cette petite bourgeoisie étaient, comme l'écrasante majorité des juifs, très favorables à l'arrivée des français, qu'ils considéraient comme leurs sauveurs.

La famille Bokobza s'adapta vite à certains changements techniques ainsi début 1882, installèrent-ils une cuisinière à gaz à la place de l'ancestral Kanoun.

Par contre ils conservèrent leur mode vestimentaire, madame Bokobza garda son pantalon bouffant et considérait les robes des françaises choquantes avec leur décolleté. Le père Boukobza portait toujours sa shâshiya orné d'un ruban bleu foncé. Ils ne s'adaptèrent jamais complètement à la culture française, ils parlaient le français avec maintes fautes de syntaxe et y mêlaient sans cesse des mots du dialecte judéo arabe.

Leur fils Lalou qu'ils avaient eu sur le tard, fut, lui, un « vrai petit français » selon l'expression consacrée. Ses parents l'envoyèrent dès sept ans à l'École de l'alliance israélite universelle ou en plus d'apprendre l'hébreu, il suivait le même programme scolaire que les petits français de la métropole.

Grâce aux cours de l'instituteur, M Damien, le petit garçon sut rapidement lire et écrire un français parfait. M Damien expliquait à ses élèves que seule l'instruction permettrait aux habitants de Tunisie de mieux vivre. Il leur disait, par exemple, de ne pas faire confiance aux guérisseurs mais de consulter les médecins pour se soigner.

M Damien fut un second père pour Lalou. L'instituteur lui apprit à vénérer les hommes de sciences et lui inculqua le goût de l'étude.

Lalou aimait l'étude et passait plusieurs heures chaque soir, à apprendre ses récitations sur la table familiale. Le père et la mère étaient contents que leur fils unique apprenne à lire et à compter, car dans le commerce, disaient-ils, cela peut toujours servir.

Les années passant, Lalou remettait en question les croyances familiales. La degâzza, les jnunes et le mauvais œil étaient des idioties. En France personne ne croyait à de telles superstitions.

A 14 ans, Lalou était un adolescent rêveur qui se promettait de grandes choses : étudier, lire, devenir écrivain. A l'école, il excellait en latin, français et histoire. A ces moments là de son adolescence, le soleil avait une luminosité, un éclat sur Tunis que Lalou ne devait plus jamais connaître dans sa vie.

Les étés étaient chauds et éclatants, les couleurs étaient plus brillantes que jamais. Lalou avait des envolées lyriques, des joies qui le transportaient. Il se sentait promis à de grandes choses : apprendre aux jeunes à aimer les livres, combattre les injustices sociales par sa plume. Tous les lieux communs, les idées reçues sur la littérature se mêlaient dans sa tête, résultat de ses lectures faites au hasard et jusque tard dans la nuit dans l'appartement familial. Il avait décidé de son avenir : il serait instituteur comme M Damien.

Mais après l'obtention de son certificat d'études en 1907, son père et sa mère lui annoncèrent qu'il était hors de question qu'il continua ses études au lycée comme il le souhaitait. Il en savait déjà suffisamment, toute cette éducation, toutes ces lectures lui était montées à la tête le rendant pâle et maigre. Il se devait de tenir le magasin de valises de son père. Ils ne l'enverraient jamais au lycée pour gagner un misérable salaire d'instituteur, cette éducation prolongée jusqu'à 14 ans était bien suffisante.

La vraie raison était que ses parents commençaient à se méfier de ce fils qui leur tenait tête ouvertement, n'avait pas peur des jnunes, des chouettes qui

annoncent la mort des nouveaux nés et que Lalou trainait les pieds pour accompagner son père à la vieille synagogue du ghetto le vendredi soir. De plus, la situation financière de ses parents n'était pas aussi brillante qu'ils l'auraient voulue.

Lalou fut effondré devant cet ordre parental, il pensa même s'enfuir à Paris pour continuer ses études. Il allait se retrouver dans cette boutique étroite et crasseuse qu'il détestait, à discuter d'idioties avec des ignorants. Mais il n'avait pas d'autre choix et il obéit à ses parents.

La mort dans l'âme, il reprit le commerce paternel. Son père et sa mère cohabitaient avec lui comme c'était encore la coutume à l'époque et vivaient dans une petite pièce à côté de la boutique, ils passaient leur temps à boire du thé à la menthe, à fumer le narguilé et à manger des pâtisseries qu'ils partageaient avec leurs amis. Ah ! Ils avaient bien mérité leur retraite après toutes ses années de dur labeur !

Lalou, les deux premières années de sa vie de commerçant eut des angoisses, des palpitations, des étourdissements, conséquences des rêves qu'il enfouissait dans sa poitrine.

Sa mère le forçait à prendre des sucres avec de l'eau de fleur d'oranger pour soigner ses angoisses.

Plus que tout, il en voulait à sa mère qui pensait que son fils avait quelque maladie organique. Une maladie du corps alors qu'il se trouvait condamné à faire un métier qu'il détestait pour le reste de sa vie ! Ses parents ne pouvaient comprendre quels rêves mystérieux emplissaient l'âme et l'esprit de l'adolescent. Leur esprit n'avait jamais dépassé les murs étroits de leur magasin, et leur âme ceux de la vieille synagogue de la hara dans laquelle un vieux rabbin annonçait d'une voix monocorde la paracha de la semaine. Dans leur tête c'étaient les idées communes qui défilaient : croyances, superstitions nageaient dans leur esprit comme l'eau coulait vers les égouts que les français venaient d'installer dans la ville.

Or une vie contraire aux aspirations d'une âme sensible, crée de façon sûre et efficace des crises d'angoisses, des migraines, des nausées. Comment ses parents qui mâchaient et remâchaient le quotidien, à la façon dont les vaches broutent l'herbe, auraient-ils pu comprendre quelque chose à la nature de leur fils ?

Les années passèrent et petit à petit Lalou s'adapta au métier.

A dix sept ans, il s'inventa un personnage : il se forçait à se tenir droit, s'acheta un petit lorgnon, pour disait- il mieux voir, mais surtout pour se donner une certaine contenance.

Dans le quartier arabe, il acheta un narguilé qu'il remplit d'opium pour calmer ses angoisses.

Dans son métier, il servait les clients, le dos droit et le regard froid. Il tirait les valises d'un coup sec et adroit démontrant aux clients la qualité de l'article d'un geste sûr de la paume. Il excellait surtout à vendre des sacs aux dames. Il affola son père par sa façon de vendre parfois jusqu'au double du prix réel.

Mais si je vous assure madame, ce sac est du dernier cri à Paris, il est copié sur une gravure de la mode parisienne. Comment vous n'oserez pas porter du rouge mais c'est une couleur magnifique. Et il affolait la cliente, la poussait à acheter. Peu à peu, il se décida à prendre une revanche : ses parents l'avait condamné à abandonner les belles lettres, une carrière de professeur ou d'écrivain pour être un boutiquier et bien il allait être meilleur commerçant qu'eux.

Il nettoya de fond en comble le magasin, acheta des étagères en bois clair et installa des miroirs dans les angles pour donner un effet d'optique qui agrandissait le magasin.

Il changea le type d'objets vendus, moins de grosses valises familiales pour plus de sacs de poche d'affaires et de sacs féminins. Au bout de trois ans, il vendait également des gants pour femmes, en cuir de chevreau, et de la petite bijouterie en s'inspirant de la revue *la mode parisienne*.

La clientèle changea : la boutique devint prisée par la bourgeoisie juive tunisienne et par les colons français.

A une cliente qui venait pour acheter un sac à main, il arrivait toujours à vendre un collier de petites perles ou des gants de dentelles.

Le jeune homme mit son ambition au service des articles de cartons et de cuir qu'il vendait.

Il se vengeait ainsi de ses parents montrant à son père qu'il avait mieux réussi que lui. Bientôt il put agrandir le magasin et eut deux employés, un catholique et un juif, qui se chargeaient des livraisons et du ménage.

Au même âge, il commença à fréquenter les bordels de la Hara. Beau garçon, il plaisait et souvent ne payait presque rien. Bref, il fréquentait « à l'œil ».

Malgré sa réussite, que de nombreux commerçants de son âge lui enviaient, Lalou perdait contenance lorsqu'ils recevaient des hommes de lettres, des jeunes filles instruites qui avaient été au lycée. Il devenait alors servile, obséquieux par honte. Il voyait en eux ce qu'il aurait rêvé d'être et le gâchis de sa jeunesse lui revenait par bouffées glaciales.

En plein milieu de la nuit, des angoisses le réveillaient, le corps en sueur, les draps trempés, il ne savait comment soulager sa souffrance. Alors seules les bouffées d'opium de son narguilé pouvaient le calmer et lui permettre de retrouver le sommeil.

A 23 ans, pressé par sa mère qui s'inquiétait de ses mauvaises fréquentations, entendons le bordel de la hara, il eut recours aux services de la samsara. Il enrageait de devoir compter sur une vieille femme pour rencontrer des jeunes filles. ! Mais voilà les jeunes filles comme il faut à Tunis, n'étaient pas comme les françaises des romans on ne pouvait pas les emmener au cinéma ou au café sans être présenté par la samsara.

Aussi accepta –t- il de rencontrer la fille d'un petit commerçant assez fortuné Sarah Fitoussi. La jeune fille allait avoir 18 ans et n'était toujours pas fiancée. La samsara vanta comme il se doit à la famille Bokobza les qualités de la jeune fille : elle était sérieuse, jamais elle ne regardait les hommes, elle faisait le ménage, la cuisine comme pas deux. Elle faisait le plus délicieux couscous aux épinards, et des beignets au miel magnifiques. Avec tout cela elle était économe. Sans être jolie, elle avait du charme et de beaux cheveux noirs. Madame Bokobza n'aurait jamais accepté une bru jolie, être jolie apporte le mauvais œil et crée toujours des complications dans un couple. Sarah avait fréquenté l'Ecole de l'Alliance israélite jusqu'au certificat élémentaire, ce que Madame Bokobza considérait comme une sottise dans l'éducation d'une fille mais elle savait que son fils refuserait d'épouser une fille qui ne parla pas un français parfait.

Dès leur première rencontre Lalou la désira tout de suite, sentant qu'elle pourrait l'admirer car elle était d'un naturel docile, et qu'il pourrait la plier à sa guise, la diriger d'une main de maître comme il dirigeait le magasin familial. Il avait besoin de gérer le quotidien, de tout maîtriser pour calmer ses angoisses.

La jeune fille fut flattée de la cour empressée de ce jeune homme, elle était timide, elle avait déjà dix huit ans et s'effrayait de rester vieille fille comme sa cousine Rebecca qui avait déjà vingt quatre ans. Elle trouvait Lalou beau, brillant et en fille de commerçant avisé, elle admirait la façon dont il avait transformé la boutique de son père.

Très vite, les fiançailles furent conclues.

Je possède une photo du mariage, Sarah et Lalou sont habillés à l'européenne et contrastent avec les parents et beaux parents en costumes traditionnels. Si Sarah et Lalou ont l'air détendus, il n'en va pas de même pour les parents, peut être ont ils peur d'être mal habillés ou pire que « la photo soit ratée ».

Lalou trouva un appartement près de l'avenue de France, un bel appartement grand et clair. Il le meubla à l'européenne avec des meubles en merisier, et y installa une grande et belle bibliothèque avec ses auteurs préférés : Zola, Hugo. Désormais il était un vrai français même si sa nationalité restait tunisienne. Après la henna et la bénédiction nuptiale, ils purent s'installer dans le grand appartement. Le jeune couple s'aima tout de suite, elle l'aima pour son physique de joli garçon et son intellect, il l'aima car l'amour physique avec elle était très différent de celui qu'il avait connu avec les prostituées.

Denise naquit en 1905. Lorsque Lalou appelait sa fille, il était fier de faire sonner le « d » et le « n » de son prénom. Sa fille portait ainsi le même prénom que la fille du grand Emile Zola.

Denise fut le « soleil » ou « le miel » de la maison comme le disait Lalou. Pour le plus grand plaisir de son père, elle avait les yeux bleus et de longs cheveux châains ondulés ce qui faisait d'elle une vraie française.

Sarah mourut lorsque Denise n'avait pas quatre ans. Elle ne garda que quelques souvenirs émus de sa mère : une femme forte, grande et brune qui sentait bon la violette de Guerlain. Sa mère mourut d'une rupture d'anévrisme.

Lalou ne se remaria pas et reporta toute son affection sur son enfant. Il reprit le chemin du bordel pour contenter son corps.

Il habilla Denise comme une « princesse », comprenez comme une petite fille de la métropole, demandant souvent à sa cousine Ginette de l'emmener chez la couturière. La fillette eut ainsi toute une panoplie de robes blanches et bleues. Lalou engagea une bonne pour tenir la maison et s'occuper de sa fille. Il refusa que la bonne, Myriam fasse à l'enfant une nourriture traditionnelle trop lourde. Lalou s'était mis aux règles de la diététique : des légumes, des laitages et de l'exercice.

Lalou emmenait Denise le jeudi matin, lorsqu'elle n'avait pas classe, deux maisons plus loin chez Ginette. La maison de la cousine était bien différente de celle de son père. Elle était plus étroite, plus sombre mais aussi beaucoup plus vivante.

Denise avait deux cousins et deux cousines qui s'ébattaient joyeusement dehors, jouaient à la toupie, aux billes avec des noyaux d'abricots et grimpaient aux arbres.

Denise ne se mêlait pas aux jeux des autres enfants. Son père lui avait longuement expliquée qu'à Paris les petites filles ne grimpaient pas aux arbres mais restaient bien sages à bercer leurs poupées.

Lalou restait persuadé que les fillettes parisiennes étaient des modèles de petites filles des « Camille » et « Madeleine » comme l'avait écrit la Comtesse de Ségur.

Denise apprit donc à se tenir à l'écart s'asseyant sur un banc, les plis de sa robe bien étalée autour d'elle. Si elle souffrit de cette mise à l'écart, son père lui expliqua que c'était ainsi que faisaient les petites parisiennes. Elle ravala donc ses larmes et tint son ennui pour une marque de sa supériorité.

Un des grandes scènes de son enfance la confirma dans son destin d'enfant exceptionnelle. Une de ses cousines, Simone, avait eu une pneumonie. Le médecin craignait qu'elle ne passe pas l'hiver.

De l'avis général des voisines et amies de Ginette les mauvais génies, les jnunes¹ s'étaient emparés de Simone. Ginette appela une vieille voisine qui exécuta des pantomimes pour repousser les jnunes. La vieille était accompagnée d'un orchestre de cinq musiciens comme le voulait la tradition. Elle entraîna Simone dans sa danse effrénée. La fillette ne tenait pas sur ses jambes mais galvanisée par les cris de sa mère, elle suivit les contorsions de la vieille comme elle put.

La vieille se cabrait, criait en arabe dialectal, et termina sa prestation de rebyabya lorsque Simone s'effondra sur le sol. Un filet de salive s'échappait de la commissure des lèvres de la guérisseuse. Simone fut remise au lit.

Ginette donna 100 francs à la guérisseuse et lui servit un thé à la menthe nana bien fort. La vieille guérisseuse était connue, la petite Simone allait vite guérir. Denise fut effrayée par la transformation de cette vieille dame en furie.

Le soir même elle raconta cela à son père

Lalou entra dans une rage folle. Sa cousine osait apprendre à sa fille des superstitions de vieille bonne femme ! Ainsi il comptait faire de sa fille une vraie « française » et sa cousine promettait d'en faire une tunisienne stupide. Il envoya le soir même un médecin auprès de la petite Simone, qui se remit de sa maladie.

Le lendemain il expliqua à Denise ses pensées. La Tunisie avait baigné dans la pauvreté et l'obscurantisme jusqu'à l'arrivée des français. Au lieu de profiter des lumières de ce grand pays, beaucoup de tunisiens, et sa cousine en faisait partie, préféraient garder leurs superstitions venues de la hara.

Lalou s'agitait, faisait ²de grands gestes qui ponctuaient son ode lyrique à la France, pays de la liberté, de la culture, de la vérité, de la justice et surtout pays des droits de l'homme et de l'émancipation des juifs. Denise entendit des noms qu'elle ne connaissait pas :

¹ Les tunisiens croyaient en la présence des mauvais esprits qui engendraient des maladies. Cette croyance populaire alla en diminuant avec l'instruction.

² Quartier juif de Tunis habité par une population modeste.

² Hebdomadaire qui faisait campagne pour que les juifs tunisiens deviennent français.

Rousseau, L'abbé Grégoire, Zola, Dreyfus et Jaurès.

Lalou était un assimilationniste, il lisait le journal La justice fondé par Mardocheé Smaja. Avec l'âge il était sorti de son égoïsme et voyait à présent clair sur la société humaine, elle était injuste, fondée sur l'inégalité des classes.

La France sortirait les juifs puis les musulmans de leur ignorance et de leur misère, mais il faudrait combattre les rabbins traditionalistes de la hara.

Le lendemain il hurla si bien sur la pauvre Ginette que celle ci resta pétrifiée. Dès lors, le jeudi, Denise prit l'habitude de rester assise sur son banc, avec ses poupées et ses livres et plus jamais Ginette n'osa lui montrer de vieux rites tunisiens.

Sa cousine Simone bientôt remise de sa pneumonie vint lui tenir compagnie sur son banc ce qui brisa pendant deux mois la solitude de la fillette.

A treize ans, après le certificat d'études, Denise entra au lycée des filles Armand Fallières³. Son père lui donna le plus beau cartable du magasin. La fillette était douée pour les lettres et les mathématiques. Lalou décida que sa fille ferait les études qu'il n'avait pas pu faire.

De la même façon qu'elle avait été en retrait de ses cousins et cousines, elle ne fut pas surprise d'être en retrait de ses camarades, cela confirma Denise dans l'idée de sa supériorité. Elle était plus mûre, plus intelligente que ses camarades n'avait elle pas toujours les premières notes aux compositions de français ? Elle restait seule, et elle fascinait ses camarades. Elle avait toujours des nouvelles robes, les plus belles plumes dans son cartable. Son écriture déliée et élégante était une des marques de sa supériorité. Son père, tous les soirs, vérifiaient ses cahiers et lui expliquaient les vertus de l'étude. En France, ne cessait-il de lui répéter, tout le monde parlait comme Victor Hugo et si jamais elle allait à Paris, elle ne devrait pas faire honte à son pays d'origine.

Denise fut une bonne élève au lycée surtout grâce à ses facilités en français.

Chaque soir, à cinq heures, Myriam venait la chercher.

Pour le goûter, elle ne mangeait pas de makroudes ou de halva, mais du chocolat Nestle, que son père jugeait meilleur pour la santé. Myriam ouvrait un gros morceau de pain acheté chez le boulanger italien et y glissait le chocolat et faisait cuire le tout au dessus de la cuisinière à gaz.

³ Lycée français pour les filles

Denise eut bientôt de nombreuses images des chocolats Nestle que lui jalousaient ses camarades d'école.

Un autre fait de son enfance marqua Denise. Elle venait d'avoir douze ans, une cousine de son père venait de mourir de la grippe.

Denise ne connaissait pas cette cousine qui vivait à l'entrée de la hara Elle savait juste qu'elle parlait encore le judéo arabe et très mal le français car elle n'avait pas profité de l'enseignement de l'Ecole de l'alliance. La cousine Deborah portait encore le sarwal et la jubba⁴.

Denise alla porter, avec son père, des figues et des oranges aux enfants de la cousine. Elle pénétra pour la première fois dans le ghetto. Elle n'avait jamais soupçonné qu'une telle pauvreté soit possible.

Des enfants couraient pieds nus aux milieux des détritrus, des chats faméliques faisaient les poubelles.

Il était impossible que le ghetto se trouve à quelques kilomètres de la belle avenue de France⁵ avec ses beaux bâtiments blancs, ses marchands de fleurs et ses kiosques à journaux.

Denise comprit alors pourquoi son père était un partisan acharné de l'assimilation.

Ces pauvres gens de la hara, seule l'instruction des écoles françaises pourraient les sortir de leur misère.

Ce jour là Denise décida de sa vocation elle serait aide soignante pour aider les nécessiteux.

Denise a dix huit ans. J'ai une photo d'elle durant cette année 1923, elle a été prise après sa réussite au bachot. La photo montre une adolescente assez jolie, ronde, aux joues pleines, avec des cheveux clairs levés en chignon. Elle porte un tailleur jupe longue qui semble tout droit sorti d'une gravure de *la mode parisienne*.

Elle sourit sur la photo, mais c'est son père à côté d'elle qui affiche le sourire le plus éclatant.

Lui aussi est habillé avec une grande élégance. C'est un grand jour pour Lalou. Sa fille est la première bachelière de la famille.

⁴ Vêtements tunisiens traditionnels, les juifs tunisiens fortunés s'habillaient à l'europpéenne dès le XIX e siècle

⁵ Les « Champs Elysées » de Tunis construit par les colons français

Le jour de son bac de mathématiques, une vingtaine de personnes étaient rassemblées dehors pour voir ce phénomène : une fille qui passait le bac et un bac scientifique en plus. Décidément ce Lalou ne faisait rien comme personne. Il paraît que la jeune fille ne sait ni coudre ni cuisiner. Elle n'est même pas fiancée... Pour sûr, cette famille est bizarre. Enfin cinq poissons⁶ sur la fille et sur le père, ce sont de braves gens.

Lalou ne s'arrête pas là. Sa fille ira à la faculté faire médecine, ce que lui il n'a pas réussi sa fille le fera. La faculté de médecine vient d'ouvrir ses portes à Tunis.

Denise est l'unique fille au sein de l'amphithéâtre de la première année de médecine. Tous ces garçons la regardent, goguenards. Elle ne passera jamais le cap de la première année, une fille n'a pas les capacités intellectuelles pour faire médecine. Pour elle c'est plus difficile que pour tous les autres, elle étudie seule. Une femme réfléchit avec ses hormones pas avec son cerveau murmurent ses camarades masculins. Mais elle a appris à ne plus ressentir grand chose. Comme son père dans sa jeunesse Denise est devenue une spécialiste dans l'art de cacher ses émotions.

Neuuf ans ont passé, en 1932, Denise est la première femme diplômée de la faculté de médecine de Tunis. Dans la famille Bokobza, on jase beaucoup. Denise a 27 ans et elle est toujours vieille fille. On la voit parfois au cinéma avec des amies, c'est tout. Le reste de son temps, elle le passe à étudier. C'est bien beau de faire des études mais quel homme épousera une femme qui ne sait pas faire un complet poisson ni tenir une maison ?

Lalou n'est pas inquiet. Le mariage est convenu depuis deux ans. Sa fille va épouser un livournais, M Calvo, le chef du service pédiatrie de l'hôpital israélite de Tunis. Monsieur Calvo a quarante ans et partage les idées assimilationnistes de Lalou.

Georges Calvo s'était mariée à l'âge de vingt ans. Il avait beaucoup aimé sa première épouse mais il avait souvent regretté d'avoir épousé une femme si peu instruite. Il gardait un souvenir triste de ses soirées à lire le journal seul sans

⁶ Coutume judéo arabe qui protège du mauvais oeil

pouvoir en parler avec sa femme. Si elle avait été une bonne épouse, son manque d'instruction l'avait toujours rendue incapable de suivre l'actualité ou de lire le moindre roman.

Georges enviait les « vrais français ⁷ » qui avaient des femmes instruites. Quel bonheur se devait être de partager ses réflexions, ses lectures avec sa femme le soir en rentrant de l'hôpital !

Il avait tout de suite apprécié Denise. Enfin les mœurs évoluaient, même à Tunis une femme entrait à la faculté de médecine.

Il n'avait pas osé faire la cour à la jeune fille, il se trouvait vieux, un peu laid avec ses petits binocles. Il s'était irrité contre ses collègues qui désapprouvaient les études de la jeune fille.

Il avait enfin osé aborder la jeune fille au café de Paris⁸. Elle s'y trouvait avec son père. Lalou et Georges s'entendirent très vite, il aimait tous les deux la grande musique, Strauss leur tirait la larme à l'œil et les deux hommes avaient des opinions politiques proches. Socialistes, pacifistes, ils avaient lu les Thibault de Roger Martin du Gard.

Plus aucune guerre ne menacerait l'Europe, la France et ses colonies. La première guerre avait trop marquée les esprits et même un petit agitateur comme cet Hitler dont on parlait beaucoup dans les journaux ne gâcherait l'union fraternelle de l'Europe.

L'affaire du mariage fut rondement menée. Lalou trouvait un mari qui n'avait pas peur de sa fille et qui l'encourageait à travailler et à se cultiver. Denise rêvait depuis tant d'années du mariage, qu'elle trouva du charme à cet homme plus âgé qu'elle. Six mois après la rencontre au café de Tunis, Denise et Georges se marièrent à la nouvelle synagogue de l'avenue de France. Le rabbin qui fit la cérémonie était instruit, parlait parfaitement le français en plus de l'hébreu, la communauté le soupçonnait même d'avoir lu, en plus de Rachi, Spinoza ce qui n'était pas pour déplaire à Lalou.

Les débuts de Denise à l'hôpital de Tunis furent difficiles. Elle était pourtant compétente, bardée de diplômes mais les patients préféraient s'en remettre à un homme. Pendant deux ans, encouragée par son mari et surtout par son père, Denise persista.

Les patients la prenaient pour l'aide soignante et demandaient à voir le médecin. Lorsqu'elle leur disait qu'elle était le médecin, ils la regardaient, éberlués. Certains refusaient tout bonnement de se faire examiner et demandaient un collègue homme.⁹

⁷ Expression désignant les personnes qui sont français depuis plusieurs générations

⁸ Café chic sur l'Avenue de France

⁹ Ces préjugés étaient encore très répandus à l'époque, une femme ne pouvait pas exercer des professions tels que médecin ou avocat seul l'enseignement était un métier pour les femmes

Les autres, plus diplomates ou plus hypocrites, revenaient discrètement quelques heures plus tard pour faire vérifier le pansement sur la cheville foulée ou l'ordonnance contre la toux par un collègue homme.

Mais la pire épreuve pour Denise était son isolement. Elle avait espéré qu'une fois ses études finies et mariée, elle ne serait plus seule mais à part deux ou trois collègues de Georges, elle était exclue de la confrérie. Ses collègues la prenaient de haut, ne la saluaient pas dans les couloirs. Elle surprenait des chuchotements, des conversations à demie voix lorsqu'elle passait en blouse blanche dans les couloirs. « Pour qui se prend t elle celle là ? Allons bon sa place est à la maison avec les gosses »

Denise refoula ses larmes, et continua à travailler à l'hôpital.

Bien souvent son mari devait la consoler après la journée de travail. On ne lui avait confié que des bandages à faire ou encore des désinfections de plaies. Elle avait fait autant d'années d'études pour faire le travail d'une aide soignante ! Georges la consolait, il l'emmenait au cinéma, dans les restaurants. Il l'emmenait se faire broder un corsage ou manger une glace sabayon dans un café chic. Avec Lalou, il fulminait contre ces imbéciles qui refusaient le droit aux femmes d'exercer un poste important. En France, au moins les choses changeaient plus vite.

Denise et Georges eurent un grand bonheur avec la naissance de Pierre en 1936 Denise refusa alors d'aller à l'hôpital, elle trouvait inutile de lutter contre toute une ville, elle avait un mari qu'elle aimait, un petit garçon qui demandait de l'attention. Elle resta à la maison et ne garda qu'une aide ménagère.

Elle n'exerça plus jamais la médecine. Elle fut comme sa mère et sa grand-mère avant elle une femme au foyer. Elle apprit à faire le pain tabouna¹⁰, la Kémia¹¹ et à amidonner les chemises de son mari. Parfois elle soupirait en pensant à ce qu'aurait pu être sa vie si la société de Tunis avait été moins traditionaliste.

Mais son mari la consolait, elle était instruite, elle continuait à lire, à se cultiver. Le soir, elle guettait le retour de son époux, et regardait par la fenêtre, du troisième étage de leur bel appartement, elle voyait les maisons cossues de

¹⁰ Gros pain tunisien de forme ronde à l'anis.

¹¹ Assortiment de salades servi en entrée.

l'avenue Jules Ferry. Denise se raccrocha à son mari. Elle l'aimait avec dévotion : il avait brisé sa solitude et constituait une société à lui tout seul : il fut un second père, un frère avant d'être un amant. C'était Georges qui lui permettait de ne pas sombrer dans le désespoir absolu qu'elle ressentait par vagues lorsqu'elle songeait à ses études, à son rêve de carrière abandonné.

Lalou avait fait réussir à sa fille son propre rêve mais il était trop en avance sur son temps. Mais après tout, disait-il, qu'importe nous progressons vers la lumière car jamais le pays des droits de l'homme n'abandonnera la Tunisie.

Partie II

Elle est là, à califourchon sur le rebord du balcon, elle a entendu la prière du muezzin « Allah est grand »
Mais ce chant ne lui est plus agréable depuis longtemps. Pas depuis longtemps, si elle y pense bien, trois mois en fait, une durée qui dans sa vie d'autrefois était courte. Trois mois, le temps des grandes vacances, le temps de profiter de la saison des abricots ou trois mois, le temps qu'il lui a fallu, pour voir toute la vie qu'elle s'était construite, anéantie.

Le soleil lui semble froid, il fait bon pourtant ce matin à Tunis mais le soleil a des reflets gris pour elle. Elle porte un gilet noir, c'est étrange, en plein mois de juillet, de porter un gilet en laine.

Elle sait qu'elle n'a qu'à soulever sa jambe droite et ce sera fini. Enfin, fini de souffrir, fini d'être cette loque. Voilà trois mois qu'elle ne comprend plus un mot quand on lui parle, elle entend des barbarismes, une succession de sons interrompus, qui la fatigue.

Elle ne peut plus faire trois pas à l'extérieur de sa maison sans se perdre, c'est Pierre qui a dû aller la chercher chez le libraire, pourtant elle a fait ce trajet plusieurs fois par semaine depuis quinze ans mais Tunis a tellement changé depuis trois mois. Et quelle idée a-t-elle eu d'aller chez le libraire, alors qu'elle n'arrive plus à lire, même pas une ligne, puisque plus rien n'a de sens ni les livres, ni la vie ?

. Peut-être pensait-elle y trouver son père avec son petit binocle penchée sur un ouvrage de Victor Hugo comme lorsqu'elle était enfant ? Ou croyait-elle le croiser dans les rues ?

Elle se dit qu'elle n'est plus dans la ville de son enfance, mais dans une ville tentaculaire, gluante, un marécage boueux, elle se noie peu à peu dans cette ville qui n'est plus qu'un marécage. Même l'air contient des effluves bizarres, l'air fait peur, les objets font mal, elle a l'impression que tout ce qu'elle touche la blesse, comme si les meubles, les murs de la maison étaient pleins d'épines. Dès qu'elle pose sa main sur la table du salon ou le vieux buffet qu'elle connaît si bien, le contact du bois la blesse.

Elle n'a plus faim la nourriture la dégoûte, seule le sucre et les gâteaux sont encore supportables. Deux gâteaux et deux cafés par jour voilà ce qu'elle mange et boit, une corne de gazelle ou des choux au caramels que sa fille, Léopoldine va lui chercher chaque matin à la pâtisserie.

IL faut se presser, Léopoldine et Pierre vont bientôt se lever.

Elle soulève lentement la jambe droite, elle sent son corps basculer. Elle ferme les yeux. Cette intolérable souffrance va enfin finir. Elle n'entendra plus les conseils qui se veulent bienveillants de ses voisines et amies « allons un peu de volonté » « Secoue toi d'autres ont vécu des épreuves plus terribles que les tiennes ! ».

Terrible jugement que portent les non malades sur les mélancoliques, si le mélancolique met parfois fin à ses jours, la responsabilité en incombe autant aux paroles culpabilisatrices de l'entourage qu'à la souffrance terrible engendrée par cette maladie. Je n'empêcherai pas un tas d'imbéciles de lui dire qu'elle manque de volonté, ces imbéciles je les ai moi même rencontrés. Comme j'aimerais pouvoir l'aider cette pauvre Denise, lui parler, l'empêcher de sauter dans le vide, lui donner un médicament qui la soignerait peut être, mais trop de temps nous sépare....Je dois donc, avec désespoir, la voir se jeter dans le vide. Il est très difficile de se tuer, le corps résiste à l'anéantissement. Les traces du sang des mélancoliques lavent le sol des rues afin que les imbéciles puissent y marcher tranquilles, le corps satisfait et l'âme sereine.

Denise a laissé un mot sur la table du salon pour ses enfants

« Je souffre trop, je ne peux plus vivre ainsi

Je vous aime »

Il fait beau ce matin, il est huit heures, malgré la maison endeuillée, Léopoldine a et, elle en a secrètement honte, envie de chanter. Elle chantonne tout bas les premières paroles « une chanson douce » d'Henri Salvador.

Il fait si bon dans ces draps blancs, que le soleil caresse. Elle sort paresseusement un pied puis la jambe du lit. Elle regarde sa jambe, c'est vrai qu'elle a de jolies jambes grâce aux attaches fines de ses chevilles, les ouvriers italiens lui crient en permanence « bella, bella » surtout lorsqu'elle porte sa robe blanche qui met en valeur son opulente chevelure brune. Elle se demande pourquoi les hommes sont autant fascinés par les jambes des femmes.

Si seulement elle pouvait mettre sa robe blanche, elle serait encore plus séduisante mais sa mère hurlerait trois mois après la mort de son père.

Elle se lève et se regarde comme tous les matins dans le miroir de sa coiffeuse, elle met quelques gouttes de l'air du temps de Nina Ricci, cadeau que son père lui a offert pour ses 16 ans. Elle ouvre la fenêtre, les volets, elle respire l'air de

ce joli matin d'octobre. Elle a pris un long bain, hier, pour compenser cet affreux mois de mars pendant lesquels elle ne pouvait que se laver avec un gant et un peu de savon à l'évier de la salle de bains. Ce long mois de deuil, elle ne pouvait même plus se regarder dans les miroirs tous recouverts de draps noirs. Elle, son frère et sa mère étaient allés chez le couturier se faire confectionner des habits noirs. Un mois entier sans musique, sans cinéma, sans robe de couleur autre que le noir, sans parfum. Bien sûr, elle avait eu beaucoup de chagrin à la mort de son père. Mais son optimisme naturel avait vaincu sa tristesse au bout de quinze jours. Georges n'avait pas tort, il était resté un grand connaisseur de la littérature française jusqu'à la fin de ses jours, lorsqu'il disait que plutôt que de lui avoir donné le nom de Léopoldine comme la fille de Victor Hugo, il aurait dû la nommer Célimène :

Ne lui avait-il pas dit quelques jours avant sa mort subite :

« Vous avez trop d'amants, qu'on vous voit obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder. »

Léopoldine avait aussitôt demandé à son père de lui prêter le *Misanthrope*, car Les poèmes des Contemplations ne la touchaient guère. Oui, elle se reconnaissait bien en Célimène, coquette, jolie, séduisante, même si elle n'était pas aussi égoïste et hypocrite qu'elle.

« Des amants que je fais me rendez vous coupable
Puis je empêcher les gens de me trouver aimable ? »

Comme elle aimait cette réplique et comme elle lui allait bien. Bientôt, elle apprendra à séduire les hommes, à les manipuler, ce que sa grand mère et sa mère n'ont jamais su faire.

Dimanche, elle mettra sa robe blanche et ira enfin voir *Sabrina*, ce nouveau film dont toutes ses collègues de l'atelier de couture lui parlent. L'actrice qui joue dans le film est, paraît-il, sensationnelle.

De l'autre côté de la cloison, Pierre lui aussi se lève, il est triste comme tous les matins, depuis trois mois, il a perdu son père. Si Léopoldine a le caractère joyeux de Georges, lui tient son caractère de sa famille maternelle. Il a un caractère anxieux et fragile.

Mais sa foi indéfectible en D. le soutient. Depuis quatre mois, il prie le matin, fait le Chaarit, il s'enveloppe de son talit met ses tefilin et commence la prière avec une voix emplie de sanglots.

Ainsi va la vie, nous faisons tous ce que nous pouvons, avec ou sans Dieu, y croire ou ne pas y croire, c'est dans le fond la même chose, l'athée se donne une autre raison de vivre que le croyant, mais ils cherchent tous deux à ne pas s'écrouler devant ce monde parfois si froid et si horrible.

Après la naissance de Pierre, Denise avait réellement retrouvé un sens à sa vie. Elle ne pensait presque plus à l'échec de sa carrière, heureuse qu'elle était d'avoir donné à son mari le fils qu'il rêvait d'avoir. Ses journées étaient consacrées tout entières à l'enfant : le laver, le changer, le promener. Elle avait lu tous les livres sur les soins des nouveaux nés. Bientôt Pierre fut un bébé aussi beau que celui des publicités Cadum.

Quatre ans plus tard, Denise eut une fille et se souvenant des Contemplations, livre de poésie préféré de son père, elle appela sa fille Léopoldine. Lalou fut effrayé, n'était ce pas dangereux de faire porter un tel prénom à une enfant quand on connaissait le sort tragique de la fille aînée de Victor Hugo ?

Pierre qui connaissait le caractère anxieux de Lalou, le rassura par une bonne tape sur l'épaule, deux verres d'alcool de figue et très vite le prénom de Léopoldine fut adopté. C'était une belle enfant, de teint plus mat que sa mère elle tenait de la mère de Georges, elle avait le type italien, des cheveux bruns, des yeux noirs en amande.

Mais ni Pierre, ni Denise, ni Lalou n'eurent le temps de s'extasier sur la beauté de Pierre ou de Léopoldine.

En 1938, les lois antijuives de l'Italie de Mussolini furent imposées à Georges. Georges refusa de se rallier comme bon nombres d'autres juifs livournais à l'Italie fasciste. Il lisait l'*Italiano di Tunisi*, avec l'approbation de son beau père et de sa femme qui avaient du mal à lire le journal. Denise et Lalou comprenaient quelques mots d'italiens mais avaient du mal à lire cette langue. Georges qui avait refusé jusque là de demander la naturalisation française parvint à l'acquérir. S'il n'était pas directement engagé dans un réseau antifasciste, il les soutenait de cœur et s'était parfois rendu à des réunions. Honteux pourtant, de pouvoir à cinquante ans, continuer à exercer son métier de médecin alors que les autres médecins juifs italiens n'avaient plus le droit d'exercer leur métier. Les livournais étaient exclus de l'enseignement et de l'administration

En septembre 1939, Lalou qui avait 58 ans et Georges 50 ans, étaient trop âgés pour être appelés sous les drapeaux.

La plupart des familles avait un fils, un cousin, un neveu en âge d'être mobilisé mais beaucoup restèrent sur le sol tunisien car on craignait une attaque de la Tunisie ou de la Lybie.

Le journal *La presse* tenue par H Smjada fut interdit de publication. Le sbire de Pétain : Estéva mit en application à partir de 1940, les lois de Vichy.

Lalou comme Georges furent interdit d'exercer leurs métiers.

Lalou sortait tous les soirs mais ni Denise ni Georges ne savaient où il se rendait exactement. Ils étaient persuadés qu'il devait appartenir à un réseau de la résistance.

Lalou avait quelques économies de côté qui lui permirent de subsister chichement. Georges travaillait caché, il y avait toujours une femme juive sur le point de mettre un enfant au monde pour faire appel à ses services, les enfants étaient souvent malades car fragilisés par le rationnement de la nourriture.

Pour nourrir un peu mieux la famille, Denise fit des petits travaux de couture pour des connaissances chrétiennes. Avec cela, George et Denis purent un peu mieux nourrir Pierre et Léopoldine.

Toute la famille alla au recensement, Lalou répétait que l'état français le premier à avoir donné le statut de citoyen aux juifs ne pouvait pas leur faire de mal. Jamais la France n'abandonnerait les citoyens juifs.

Denise qui était de plus en plus anxieuse, essayait de se rassurer en écoutant les paroles de son père mais elle trouvait Tunis si transformé !

A l'automne 1942, les allemands paradaient sur l'avenue Jules Ferry. Lalou continuait à sortir tard le soir et ne venait plus au domicile de sa fille. Denise le suppliait d'être prudent mais son père ne lui répondait rien. Dans les écoles, les enfants apprenaient les hymnes à la gloire du maréchal.

Les allemands procédèrent à des arrestations, Georges en tant qu'ancien chef de service, faisait partie des notables de la communauté juive. Georges, Denise et les enfants furent cachés par des amis catholiques.

Bientôt les allemands frappèrent femmes, enfants et vieillard au sortir des synagogues. Plusieurs femmes furent violées par les soldats allemands.

Denise palissait et maigrissait à vue d'œil. Son mari la voyait au bord de l'épuisement psychique.

Finies les belles promenades sur l'avenue Jules Ferry, fini les séances au cinéma. De la France venaient des échos plus effrayants encore, en France la police française emmenait les juifs on ne sait où, des rafles terribles avaient lieu dans tout Paris. Des juifs étaient abattus ou torturés.

Lalou ne pouvait y croire, la France, le pays des droits de l'homme, de Victor Hugo et d'Emile Zola s'en prenait à des femmes et à des enfants sous prétexte qu'ils étaient juifs. Ah Georges et lui avaient été bien bêtes de sous estimer Hitler.

Plus que les journées c'étaient les nuits qui étaient terribles. Finies les belles soirées à siroter un thé à la menthe au café de Paris. Les jeunes gens juifs en âge de travailler étaient partis dans les camps de travail.

Bientôt, les bombardements anglais commencèrent ne sachant où frapper, ils frappaient au hasard, toutes les nuits, Denise, Georges et leurs enfants descendaient dans les caves. Denise sursautait dès qu'elle entendait un avion passer. Une connaissance de Denise, Marthe, qui souffrait d'une hépatite

décéda malgré les soins de Georges, sa maladie et la tension nerveuse due à la présence des allemands et aux bombardements la tuèrent.

Les enfants trouvaient cela drôle de voir des avions passer dans le ciel. Un soir Georges dut aller chercher Pierre qui, au lieu de descendre dans les caves, était sorti dans la rue pour voir les avions américains voler.

Quand à Lalou, ses activités de nuit restaient secrètes.

Un soir, Pierre Durand, un ami de Lalou, vint frapper à la porte de Denise et Georges :

« Madame, votre père a été arrêté, la police française a découvert notre réseau de résistance. Je n'en sais pas plus, je dois moi même me cacher. »

Peu de temps après Pierre Durand fut arrêté.

Personne ne savait ce qu'il advenait des résistants, Denise maigrit et s'affaiblit encore. Qu'allait devenir son père déjà âgé de soixante deux ans ? Elle l'imaginait aux mains des officiers allemands, torturé, elle ne dormait plus la nuit et quand elle arrivait à s'endormir, elle était réveillée par d'horribles cauchemars.

Seuls les enfants restaient calmes et tranquilles, au milieu de cette horreur générale. Ils avaient adopté un petit chat gris et jouaient avec lui toute la journée. Ils n'allaient plus à l'école, âgés de six et sept ans, et se croyaient un peu en vacances, leurs parents leur avaient appris à lire et à compter. Pierre était plus calme et plus appliqué que sa sœur et déchiffrait mieux les lettres. Dans la cave, sous le bruit des bombes, Georges leur racontait des histoires du vieux Tunis avec des jnouns, les contes de Châa, ou bien leur lisait les malheurs de Sophie de la comtesse de Ségur. La voix de Georges rassurait leurs voisins qui faisaient semblant d'oublier les privations et la peur quotidiennes pour écouter les histoires de la désobéissante Sophie. Denise restait dans un coin avec une couverture et tremblait. Son mari aurait voulu lui donner des barbituriques pour la calmer mais les médicaments étaient une denrée rare.

Toutes les familles s'inquiétaient qu'étaient devenus les jeunes hommes du STO ? et surtout qu'arrivaient ils aux résistants ? Les communistes, les socialistes, les francs maçons étaient partis dans un grand avion à croix gammée sûrement pour l'Allemagne et là le pire les attendaient peut être.

Georges essayait de rassurer au mieux de Denise, mais il n'était pas convaincu lui même, Lalou avait sûrement du être fusillé par les allemands.

Août 1944: Les films de la libération de Paris nous montrent dans un technicolor de mauvaise qualité, des jeunes femmes se jetant dans les bras des soldats alliés, les drapeaux français accrochés aux façades des maisons, la joie retrouvée. La même chose se passa à Tunis mais un an plus tôt, les chars anglais et américains arrivèrent sous le soleil avec des airs de jazz. Léopoldine et Pierre mâchèrent

leurs premiers chewing gum, les enfants plus grands découvraient le plaisir de la cigarette.

La vie repris peu à peu son cours normal, les écoles furent ouvertes. Georges exerça de nouveau à l'hôpital de Tunis.

A Hanouccah un jeune homme du groupe de la SFIO revint, il était maigre, affaibli.

Il avait connu l'enfer : Auschwitz.

Lalou ne revint pas.

Denise s'effondra devant la nouvelle : jamais plus elle n'entendrait le pas de son père dans l'escalier, plus jamais elle ne le verrait s'asseoir dans son fauteuil lire la Dépêche.

Au cinéma elle vit avec Georges les films sur les camps. Un de ces pantins désarticulés que les pelleteuses poussaient vers les fosses communes était son père. Georges dut lui donner de fortes doses de barbituriques pour qu'elle puisse dormir le soir. Elle faisait des cauchemars. Le matin, elle croyait parfois être encore enfant, c'était Pourim et elle se déguisait en reine Esther et Myriam confectionnait des oreilles d'Haman, ou bien c'était Hanouccah et elle ouvrait avec Lalou ses cadeaux : des billes, des pralines, des chocolats. Elle s'alitait souvent prise de violentes migraines, et supportait uniquement de l'eau de fleur d'oranger sucrée et un peu de pain. Quand elle sortait de ses crises de migraines qui pouvaient durer jusqu'à trois jours, elle allait dans la chambre de ses enfants et les couvrait de baisers en pleurant.

Le matin, elle restait souvent alitée, et c'était Georges qui veillait au petit déjeuner des enfants. Ils prirent une bonne car Denise n'avait plus le cœur à nettoyer la maison, ni à faire la cuisine. Néanmoins, elle était toujours habillée et parfumée lorsque les enfants rentraient de l'école tenant à leur préparer le goûter : du chocolat et des pains au lait.

Georges, comme toute la communauté juive de Tunis fut déchiré par la découverte de la Shoah, mais il était d'un naturel fort et il reprit rapidement son travail comme chef de clinique.

Georges veillait au travail scolaire des deux enfants, et les emmenait au cinéma le dimanche.

Denise regardait de temps à autre leur travail scolaire, mais avait souvent des accès de tristesse qui la menait à se coucher dans le noir.

Les enfants grandirent entre un père fort et une mère fragile, et finalement leur enfance et leur adolescence n'en furent pas trop perturbées. Georges fit bien de les prévenir de ne parler à personne des accès de tristesse de leur mère. Les

jugements seraient vite venus : « quant une femme aime vraiment ses enfants et son mari elle ne se laisse pas aller », « tout le monde souffre mais celle là elle en profite pour se reposer »

L'été, ils allaient à la Goulette, petite ville balnéaire près de Tunis. Georges avait acheté une petite maison là-bas. George et Léopoldine y retrouvaient leurs camarades de Tunis : les enfants Bellaïche, Nathan et une famille italienne les Morretti. Les jeunes gens prenaient en grandissant plus de liberté. Liberté qui choquait Denise. Léopoldine rentrait vers dix heures du soir de la plage, elle demanda à aller à sa première soirée dansante à quinze ans, elle faisait partie de l'équipe de basket ball féminin. Si Denise acceptait que son fils rentre tard le soir ou se rende à des soirées, elle grondait sévèrement sa fille. Cette dernière se comportait mal : elle demandait des robes courtes dévoilant les genoux, parlait sans cesse des vedettes d'Hollywood : Esther Williams, Cyd Charisse. Georges plaisantait sa femme, lui rappelant qu'elle aussi avait été en butte à des préjugés, alors pourquoi n'acceptait-elle pas que sa fille soit une jeune fille moderne ?

Léopoldine avait arrêté l'école en classe de quatrième, ce qui fut une grande déception pour sa mère. Pour cette nouvelle génération de jeunes filles, il était enfin possible de faire des études supérieures, si sa fille avait aimé l'étude comme elle l'avait aimée à son âge, elle aurait pu devenir médecin ou avocate et exercer son métier sans être la proie des moqueries. Mais voilà Léopoldine n'aimait guère l'étude et avait une intelligence pratique, elle cousait, dessinait fort bien. Aussi dès l'âge de treize ans entra-t-elle en apprentissage chez une couturière, Madame Bellaïche, qui était fort satisfaite du travail de la jeune fille. Pierre était une consolation pour sa mère : il aimait l'étude. Après le bac, il ferait des études de lettres. Denise était fière de son fils, en devenant professeur de lettres, il réaliserait le rêve de son grand père.

Georges se gardait de juger ses enfants autant que Denise, il savait d'instinct, qu'il est mauvais de trop juger ses enfants, de leur faire porter ses désirs inavoués. Faire porter ses désirs à un enfant est un fort générateur d'angoisse. Il laissait donc ses enfants faire ce qu'ils voulaient tant qu'ils ne faisaient pas de bêtise.

Voilà donc cette famille réunie ce bel été de 1953 à la Goulette, Denise passe peu de temps à la plage, elle lit *les jeunes filles* de Henry de

Montherlant. Georges lit Tunis socialiste, il s'est inscrit au parti après la guerre, en l'honneur de son beau père sûrement.

Des bruits circulent à Tunis, Bourguiba et son parti le néo destour, l'indépendance, bientôt les musulmans voudront leur terre, les français partiront et les juifs que feront ils ? Ils ont clairement bénéficié des français, fatalement ils partiront aussi.

Georges suit la politique de près, c'est l'échec des négociations entre la France et le Néo Destour.¹²

Denise ne s'occupe pas de cela, elle est trop fatiguée, elle entend vaguement ses bruits d'indépendance mais se répète ce que son père lui disait « jamais la France n'abandonnera la Tunisie » Il est quinze heures, il fait trop chaud pour Denise et Georges qui sont restés au salon. Leurs enfants se baignent avec leurs amis, comme tous les après midi d'août. Denise n'a sûrement pas été obéissante et a du mettre son nouveau maillot de bain bleu trop échancré au niveau des cuisses pense Denise. Ce soir, elle fera une chakchouka, elle a énormément de poivrons dans le frigidaire. Son livre ne la passionne pas, elle lit à moitié allongée. Elle se dit qu'elle doit se lever sinon elle va s'endormir. Elle se lève, va vers la cuisine, ouvre le réfrigérateur pour se servir un nouveau verre de citronnade. Elle regarde par la fenêtre, dont les volets sont au trois quarts fermés pour protéger la maison de la Goulette du soleil brûlant. Elle voit la mer, le soleil aveuglant, un bout du mur des voisins. Elle se sert un nouveau verre de citronnade, prend un croquant aux amandes, regarde la pendule, il est 15 h 10, ce dix août 1953. Elle entend un cri, puis un deuxième, c'est Georges qui crie. Elle se précipite vers le salon, elle voit son mari tomber de son fauteuil, la main sur la poitrine, la bouche ouverte. Elle repense à la degâzza de son enfance, elle aussi, avait un filet de salive qui lui coulait de la bouche. Et soudain elle réalise, son mari fait une attaque cardiaque. Il est allongé sur le sol, Tunis socialiste a volé quelques mètres plus loin. Denise est très calme, elle s'approche de son mari, elle met la main sur son cœur. Voilà, c'est fini, Georges est mort.

Denise court vers la plage, elle appelle ses enfants. Après il y eut des cris des sanglots, un retour tragique à Tunis, l'annonce de la mort à faire à tous. La famille de Georges qu'elle connaît finalement si peu, qui lui prononce des consolations en italien, les voisins qui lui apportent des sucreries. Elle ne sait pas, elle ne sait plus. Ses symptômes ont recommencé, mais cette fois ci avec une intensité qu'elle n'avait jamais connu. Elle ne s'y trompa pas, elle savait ce qu'elle avait, la maladie mélancolique, telle qu'elle était décrite dans les ouvrages de médecine.

¹² Parti indépendantiste dirigé par Bourguiba

Après l'enterrement, les enfants mentirent sur la mort de leur mère, afin qu'elle soit enterrée religieusement puis un conseil de famille eut lieu. Le frère aîné de Georges allait gérer le portefeuille familial, pour permettre à Pierre d'aller faire ses études à Paris. Pierre allait réaliser le rêve de Lalou : devenir professeur de français. Il se sentait l'héritier de son grand père pour lequel il ressentait une grande fierté. Lalou était un homme qui s'était cultivé par lui-même, avait gardé sa beauté et son pouvoir de séduction, et était mort en héros.

Cet amour de la France, qui n'existait à cette extrémité, que dans les colonies ou dans les protectorats, Lalou l'avait transmis à Pierre. Bien sûr, il y avait eu Vichy, et son grand père était mort à cause de « certains français ». Mais Pierre était persuadé que Vichy n'était le fait que de quelques mauvais français. Volontairement, il s'aveuglait pour ne pas voir la collaboration, la police française qui avait livré les juifs. Pour lui la France était synonyme des hussards noirs de la République, de Victor Hugo et de Roger Martin du Gard.

Mais pour l'heure Pierre ne s'occupe plus de Victor Hugo, Léopoldine ne chantonne plus et ne rêve plus d'être coiffée comme Audrey Hepburn. Comment survit-on à un suicide, pendant combien de temps la suicidée revient elle vous hanter ? Se débarrasse-t-on un jour de la culpabilité, même si on n'en est absolument pas coupable ?

Les deux enfants avaient tout fait pour aider leur mère, elle était trop malade, elle s'était tuée. Voilà c'est tout, toute leur vie, ils penseront à elles, se diront que s'ils s'étaient levés plus tôt, ils auraient pu l'empêcher de sauter par la fenêtre. A l'époque aucun psychiatre n'était là pour les aider, les soutenir. Dans la famille se fut le mutisme, on dit que la « pauvre Denise » était devenue folle, on l'enterra et on n'en parla plus. Ces deux enfants auront, comme on dit maintenant « un secret de famille » trop lourd à porter.

Les vraies coupables, les voisines qui lui avaient dit de se secouer, les fausses amies qui ne la saluaient plus parce que décidément elle avait l'air trop triste dormiront tranquilles le reste de leur vie alors que leurs mains sont tâchées de son sang.

Il y eut donc conseil de famille, petite famille, fait étonnant pour l'époque, Didier, le frère aîné de Georges, et sa sœur Hélène décidèrent d'envoyer les deux enfants en France. La situation politique devenait inquiétante pour les juifs français avec ces bruits d'indépendance, on mettrait Denise en pension pour jeunes filles, cela lui éviterait les mauvaises fréquentations. Elle était jolie et avait tendance à se faire trop remarquer, et Pierre pourrait étudier le français à la

Sorbonne. Surtout affirmait Didier, il leur fallait quitter Tunis afin d'oublier les disparitions de leur père et mère.

Par un petit matin d'octobre, les deux jeunes gens prirent le bateau pour la France, ils quittaient le pays de leur enfance, qui se transformait si vite en ce moment. Pierre se consolait en pensant à tous ces français qui devaient parler comme Martin Du Gard, et Léopoldine se voyait déjà porter les robes de Dior. Est-il besoin de dire que là bas la bêtise et la cruauté humaine les rattraperont encore ? On les accusera de voler le pain des vrais français, qu'ils se rendront compte que les habitants de ce beau pays ne parlent pas tous comme Victor Hugo, que toutes les française n'ont pas l'élégance d'un modèle de Poiret ?

Je ne vois que ces deux enfants au milieu de cette foule, qui part sur un bateau, bientôt, ils seront suivis par des bateaux entiers de rapatriés, d'émigrés croyant tous au mirage français, aux trois mots écrits sur le fronton de nos mairies...

Ce sont encore deux enfants, deux orphelins, ils se rendront bien vite compte de la réalité de la vie, et devront s'y adapter, ils pleureront, passeront des nuits blanches, mais ils noueront également des amitiés et tomberont amoureux. Laissons les, ne leur disons rien, c'est inutile de les faire souffrir par avance. Le bateau s'éloigne des côtés du Maghreb. Léopoldine et Pierre ont tourné le dos à Tunis la blanche et bleue, au parfum de jasmin et de rose vers l'autre côté de la méditerranée, vers la France.

Si par hasard, dans une rue de Paris, vous les rencontrez ne leur dites pas que leur nostalgie pour leur pays natal est bête, on a qu'une mère et qu'un pays, que l'on perde l'un ou l'autre, on est pour toute sa vie, un orphelin inconsolable.